

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Patrick Tillard

Number 130, September 2011

Réinventer le 11 septembre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64965ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tillard, P. (2011). Qu'est-ce qui s'est passé ? *Moebius*, (130), 91–96.

PATRICK TILLARD

Qu'est-ce qui s'est passé?

Une classe, une femme (professeure) – plusieurs écoliers (dix, onze ans) qui s'agitent, regroupés autour d'un livre de photographies – tourbillon de mouvements, questions spontanées, ruptures de ton – innocence et hyperexcitabilité des enfants devant la tragédie-débâcle de l'innocence – clarté définitive.

— Regarde la photo: il y avait deux tours immenses ici. Toutes droites dans le ciel.

— On peut les voir encore?

— Ici?

— Non, enlève ton doigt!

— Les tours semblaient être par là, pourtant.

— Observe mieux!

— Il n'y a rien.

— Et là?

— Je les aurais vues.

— C'étaient seulement des tours?

— Oui, mais hautes, très hautes, comme un symbole.

— DES symboles!

— Oui. Le pouvoir, l'argent. Tu vois? Comme la domination, la puissance, le pouvoir!

— Alors, les gens des tours vivaient comme des symboles?

— Euh, peut-être qu'ils vivaient pour devenir des symboles...

— Tu le savais?

— Je ne savais pas.

— Moi non plus.

— Peut-être qu'ils vivaient pour défendre ces symboles.

— C'est étrange. Les tours qui restent sont-elles des symboles aussi?

— Oui, peut-être...

— Et la ville? Aurait-elle brûlé elle aussi si les avions avaient eu le temps?

— Non. La ville a été cachée par un immense nuage noir mais pas comme au Japon, tu te rappelles? Au Japon deux villes ont été détruites.

— C'était pire?

— Je ne sais pas. Mais il ne faut en oublier aucune.

— Ces tours ne ressemblaient à aucune autre. Elles étaient les plus grandes.

— Je commence à comprendre.

— C'est la même guerre!

— Non, non. C'est différent.

— Pourtant, ça ne s'arrête jamais.

— ...

— On dit que ce jour-là, la ville a regardé son double, un double effrayant.

— Est-ce possible?

— Tout est possible.

— Je crois que la ville s'est pétrifiée. Suspendue au sort des deux tours et aux avions devenus invincibles.

— Je crois que jamais les tours n'avaient tant vécu: dégoûlantes d'horreurs, de feux, de lumières, de corps, de silhouettes, de pesanteur avant de s'obscurcir.

— Les caméras filmaient.

— Elles filmaient un silence qui dure encore.

— Comment filmer le silence?

— Comment enregistrer l'incompréhension et les hurlements surgis du plus profond des gorges?

— On les a entendus?

— Je ne sais pas.

— Est-ce qu'on les a entendus?

— Peut-être qu'on n'a pas eu le temps, je veux dire que les caméras ou même les gens n'ont pas eu le temps de comprendre, d'entendre vraiment.

— Tu veux dire... parce qu'ils étaient éblouis comme devant un écran.

— Très juste.

— Tourne cette page!

— Oh! Les tours s'abattent comme un château de cartes, elles se transforment en nuage. Tout s'effondre.

— Le nuage les a émietées, recrachées en flocons, en débris, en poussière, comme un beau cadavre.

— On a dit que le nuage était composé de la poudre du béton et des particules des corps. Toute la ville respirait avec cette cage dans la gorge.

— Alors, ceux qui fuyaient aspiraient les morts à grandes goulées?

— Oui. Ils étaient là, inutiles, asphyxiés par ces vies répandues.

— *Bad, bad trip!*

— Comment les gens survivaient avec cette poussière sèche?

— Ils fuyaient, je te l'ai déjà dit.

— Tous?

— Non.

— Là, on les voit fuir, recouverts de poussière.

— Ils ont peur.

— Regarde bien, regarde les yeux, les visages tirés, ceux qui s'arrêtent n'ont plus la moindre idée de qui ils sont.

— Je crois que la ville était soudain devenue une menace. Elle semblait dire: vous ne serez jamais aimés, jamais!

— Regarde sur cette page! La panique des gens...

— Ils ont peur que le nuage les emporte.

— Mais d'autres sont restés dans les tours pour sauver ceux qui étaient piégés.

— Pour eux, c'est trop tard, regarde la photo. Le nuage recouvre très vite la ville, ils sont perdus.

— La ville est devenue une chose affreusement anormale; on ne voit plus rien.

— C'est trop tard pour penser à hier ou à demain, les gens fuient, surpris, égarés.

— Ils ne pensaient pas avoir d'ennemis...

— Sans doute.

— Mais la nuit s'est installée avec un bruit de fer.

— Laisse-moi voir cette photo!

— Tu ne l'avais pas vue?

— Non!

— Regarde! Regarde! Les gens qui hésitent au bord du vide. Et là, ils flottent puis tombent. Ils s'abattent aussi vite que des pierres.

— Ils s'abattent comme des étoiles mortes.

— À quoi pensaient-ils? Est-ce qu'ils étaient désespérés?

— Impossible de savoir exactement, mais ils ne pensaient pas mourir.

— Est-ce qu'ils avaient une chance de s'en sortir?

— Non.

— Je n'aime pas ce mot.

— Ils n'avaient que le choix de tomber ou de brûler.

— Sérieux? Ce n'est pas un choix!

— Ils croyaient survivre, ils croyaient à la vie.

— C'est vrai ça?

— Le livre explique que le carburant enflammé des avions détruisait l'acier, le plastique, le verre, le bois, le béton. Les tours se consumaient et l'intérieur fondait. La chaleur était terrible.

— À l'heure dernière, les gens s'envolaient pour s'échapper des tours.

— Oui, c'est vrai. Ils tombaient encore quand les tours éclataient.

— Quelqu'un l'a dit: même les tours meurent.

— Oh! Regarde l'homme qui tombe. Il tombe vraiment.

— Mais quel espoir avait-il?

— Il tombe comme on tombe dans un rêve.

— Dans les rêves, la frontière entre la vie et la mort est imperceptible.

— Cet homme-là ne sera peut-être pas oublié.

— C'est vraiment comme dans un rêve.

— Il déferle vers la terre, comme une bombe.

— ...

— Il y a quoi d'autre sur les photos?

— Moi..., moi d'abord. J'ai vu les avions s'enfoncer dans les tours. Le choc!

— Non! Ce n'est pas vrai. Les tours étaient déjà mortes.

— Tu ne me crois pas?

— Non, je te jure, j'ai vu les gens tomber, encerclés par le vent et moi j'étais avec eux. J'entendais le bruit de

l'air hurler dans mes oreilles; rien pour me retenir que l'air sifflant et mon cœur qui battait avec un bruit sourd et déréglé.

— Je ne te crois pas.

— Et toi qu'en penses-tu? Tu ne dis rien.

— Moi? J'ai trop regardé le livre. J'ai l'impression d'être abandonné.

— Et toi?

— Oh! Moi, moi, je veux, je... je veux retrouver ceux qui tombaient et tous ceux qui sont restés avec les tours, qu'ils s'échappent des nuages noirs qui planent comme des menaces partout où le vent souffle trop fort. Je voudrais que tous revivent et respirent à nouveau.

— Ça ne va pas être facile.

— Si! Oh, si. Leurs ombres sont des papillons tenaces dans la lumière fragile.

— Ton rêve a toutes les chances...

— Je voudrais m'emparer de leurs ombres avant que le temps n'efface leurs traces.

— Comment faire?

— Si tu les trouves, parle avec elles, prévien-moi. Et puis couvre-les d'étoiles et de rayons d'or avant qu'elles ne se perdent, pour qu'elles scintillent toujours, toujours, toujours.

— Je m'en souviendrai.

— Je pense à l'homme qui tombe, à ses pensées, à sa peur, son courage. Il a dû hurler!

— Pour moi, l'homme qui tombe n'a pas de paroles; son espoir et sa douleur sont muets. Je suis jaloux de lui.

— Ce n'est pas assez de penser à lui. Je ne peux m'empêcher de le chercher dans le reflet de chaque fenêtre.

— Tu as raison. Comment le retrouver parmi les tiges tronquées? Il y en a tant.

— Je les vois! Je les vois! Les tours sont revenues!

— C'est un mirage.

— Ou tu t'es trompé de page.

— Regarde maintenant cette nouvelle photo. Le nuage noir se disperse. Ici, on aperçoit les autres tours plus petites et, là, les ruines des deux tours.

— Oui je vois.

— Moi, je ne m'inquiète pas. Le nuage noir va se disperser et la ville va revivre.

- Et les avions ? Il y aura d'autres avions ?
- Les avions sont morts eux aussi. Mais les hommes volants, les femmes qui tombent comme des étoiles, et les enfants piégés dans les avions éparpillés dans l'air... J'entends les battements de leurs cœurs.
- Regarde bien, c'est comme si le jour revenait.
- La nuit efface, le jour répare. Les ombres des morts vivent avec nous ; elles ne se disperseront pas dans le vent.
- Je ne crois pas.
- Comment savoir ?
- Avant je n'avais jamais remarqué les tours.
- Et les avions ?
- Non.
- Et les gens ?
- Non.
- Et la guerre ?
- Je ne savais pas.
- Je ne connaissais pas la guerre.
- Je croyais que la guerre nous avait quittés.
- Maintenant, quand je regarde un avion, je l'imagine percuter une tour. Et je pense à la guerre, à ce qui nous est caché.
- Je regarde les gens et le ciel et les avions et les tours...
- Tu marches la tête en l'air ?
- Comme ça ? Comme si je marchais sur les tours, comme si je pouvais arrêter la guerre ?
- De toute façon il n'y a plus de tours.
- Je n'aimerais pas être une tour.
- J'aimerais être la pluie qui éteint les flammes.
- Et toi ?
- Moi, je ne veux plus de malheur causé par les hommes.
- Tu sais, les gens qui tombaient ne reviendront plus.